

Théâtre. A Rennes, le festival Mettre en scène fête ses dix ans avec de nombreuses créations.

«Coda», de traverses en traversées

Coda par le théâtre du Radeau, dans le cadre du festival Mettre en scène à Rennes au Théâtre national de Bretagne, cours Guy-Ropartz. Du 9 au 20 nov., sf dim. et lun., 19h, 19h30 ou 20h. Tél.: 0299311231.

C'est un chemin qui se faufile entre des cadres retournés, comme on en voit dans les ateliers de peintre. Un havre qui s'ancre entre deux longues tables, comme on en voit dans les cantines des collèges et les réfectoires de camps. Une lande qui s'étire entre deux bâches en plastique tendues, comme en distribuent les humanitaires. C'est un chantier où, la nuit, de grosses loupottes éclairent les échafaudages et où les chats et poètes échafaudent. C'est aussi une petite table oubliée là, comme un aveu, un mur de papier peint tacheté de souvenirs, une contrebande de lignes et de points de fuite. C'est, on le devine, un lieu-dit signé François Tanguy - capitaine, metteur en scène et scénographe du théâtre du Radeau. Les spectateurs qui sont entrés sous la tente pour *Coda* s'assoient au bord du paysage et apprivoisent son apparent fouillis.

La lumière se lève, tout au fond de ce lieu-dit voué au «à-has». Et, avec cette aube lumineuse, se lève aussi le vent de la musique, qui ne cessera pas d'aller et venir en houles. Un corps paraît : jupe de mariée, veste de fiancé, chapeau de patriarce. D'autres, du même acabit, viendront. Trois sœurs, trois frères, trois grâces, trois ce que vous voudrez.

Fulgurances. Ils danseront un pas de trois au pied cadencé, rappelant ces rythmes ancrés dans le sol grec ou macédonien et au-delà, le Caucase, là où se dressaient les tours farouches d'un pays appelé Tchétchénie. Le spectacle ne dit rien de cela, mais dans ses trouées, le mouvement de ses palissades, il laisse place à l'échappée. Une femme déboule, se jette contre l'homme en robe qui la jette à son tour et l'étreint à la fois. Elle sort, l'homme danse alors avec un mannequin conçu par Kleist, dessiné par Bruno Schulz et prêté par Tadeusz Kantor - le spectacle ne dit rien de cela non plus, mais ses fulgurances font le lit de ses rêveries, entre deux apparitions et disparitions.

Et puis viendront les mots, malaxés dans leur gangue, revenus d'entre les morts, sombres, fatigués mais comme apaisés, gorgés de cicatrices. Jamais ils n'ont été si proches, palpables, caressants, dans un spectacle du Radeau. De traversées en traverses avance *Coda*. C'est le nom de code de ce moment d'humanité théâtrale tombé incongru dans un ciel balisé de spectacles froids, parfaits et formatés. *Coda* dérive du terme musical qui dit la fin du morceau, le Radeau en fait un mouvement théâtral ainsi résumé : «*Accueillir, rassembler, renouer, délier.*» C'est le mouvement même de ce *Coda*-là, avec des



«Coda», la nouvelle création de la compagnie du Radeau, dans une mise en scène et scénographie de François Tanguy.

«voix» qui vont de Dante à Verdi en passant par Cage, Gadda, Haendel, Nono, Kafka, Dusapin et d'autres. Antonin Artaud (Frode Bjornstad, l'un des piliers du Radeau), assis à un bout de table, raconte sa canne fameuse, tandis qu'une passante blonde se souvient du paradis de Dante. De sa voix sombre et chaude, en robe blanche, Laurence Chable (historique du Radeau) redéploie l'offre d'Hölderlin (*Empédocle sur l'Etna*, traduit par Danielle Huillet) : «*Car plus violent/que l'eau, me frappa le sauvage flot humain/à la poitrine, et de ferrement*

C'est là du théâtre considéré comme une lampe tempête, une loupote pour égarés.

vint/la voix du pauvre peuple à mon oreille.» Etre à l'écoute d'un monde mal marié, mal foutu.

Nul mieux que Lucrèce (l'une des voix de *Coda*) dans *De la nature des choses* (traduit par Bernard Pautrat) n'a parlé de ce nouveau spectacle du Radeau : «*Voilà ce que, conduit d'une chose à une autre, tu n'auras pas de mal à posséder à fond, écrit-il, une chose, en effet, ira éclairer l'autre, et plus jamais la nuit aveugle ne viendra t'obscurcir*

le chemin, l'empêchant de bien voir les composants derniers qui forment la nature : au feu d'une autre, une chose s'éclaire.»

Allumettes. Au feu à combustion lente de *Coda*, le théâtre y voit mieux. C'est là du théâtre considéré comme une lampe tempête, une loupote pour égarés. Un refuge qu'on ne quitte pas sans laisser une boîte d'allumettes pour ceux qui viendront après. Un temps de survivants. **A la fin, quand les voix se sont tuées, quand les corps blessés ont regagné leurs coulisses, la lumière, restée seule, s'éteint, s'endort jusqu'au lendemain.** ◆

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Théâtre. Face-à-face hypnotisant et en persan entre un danseur sur verres et sa disciple voilée.

«Dance on glasses», chacun cherche son autre

Dance on Glasses texte et m.s. Amir Reza Koohestani, à 19h ou 21h30 au TNB à Rennes. Du 9 au 13 novembre.

«**T**out a commencé par des maux de tête lancinants.» Une voix enregistrée dans le noir, monocorde et modulante, s'exprime en persan. Le surtitrage de la traduction qui défile, rend hypnotisant ce récit de rêve récurrent. Tout le cinéma inté-

rieur du personnage Foroud se sera déjà propagé lorsqu'une lueur distinguera deux paires de baskets abandonnées, à chaque extrémité de la table où va se jouer le face-à-face entre Foroud, danseur sur verres, et sa disciple voilée Shiva, silhouette pourtant libre en pantalon-tunique.

C'est en souvenir du *tazieh*, théâtre traditionnel iranien,

qu'Amir Reza Koohestani a songé à ces chaussures que les protagonistes laissent et qu'à la fin ils quitteront à nouveau.

Né à Chi'raz, et remarqué dans divers festivals, l'auteur metteur en scène de 25 ans a instillé une violence sourde dans cet affrontement entre un pédagogue et son élève, ou aimée. Chacun cherche à circonscrire l'autre et il est sûr qu'en duel,

couvent et se consomment comme brandons sous la cendre douce du conte, les allusions aux libertés forcées des régimes islamiques. Shiva finira par préférer ne plus vivre, pour se métamorphoser en chatte, avec laquelle Foroud s'entendra. Triste, et belle histoire, dont l'étrangeté spectaculaire reste gravée dans la cervelle. ◆

MATHILDE LA BARDONNIE